

**Manuela Bruckert**

MANUSCRIT  
D'UN  
ESPRIT



**DOM Éditions**

Illustration et infographie : Bénédicte AMMAR  
Révision : » ORTHOGONE - Français professionnel »<sup>1</sup>



<sup>1</sup>Voir « Quelques principes de révision » en fin de livre.

Quelle sensation peu ordinaire et peu connue pour moi. C'est la première et ultime fois que je trouve réellement du temps pour parler de ma personne. Bien qu'ici cette notion n'existe pas, elle est appréciable et assez valorisante. Aussi je ne sais pas depuis quand je suis là et pour combien de cycles je vais y rester. En revanche, étrangement, je me souviens parfaitement et au détail près de ma récente vie terrestre.

J'ai vu le jour à Belfort le 17 juin 1952, ou plutôt devrais-je dire, mes parents, Albertine et Joseph, m'ont transmis la vie à cette date-là. Dire que l'on donne la vie est une prétention indigeste et fausse, c'est pour cela que j'insiste sur le mot transmission qui, à mon sens est plus réaliste. Je suis né blanc avec les cheveux

roux et les yeux bleus. Je souligne ces détails clairement insignifiants puisqu'il semblerait que nous choisissons nous-mêmes nos parents, notre physique et la vie que l'on va mener. J'ai beaucoup de mal avec cette théorie, étant encore novice ici-bas, j'attends donc d'en apprendre davantage sur ce sujet, afin d'y croire dans sa globalité.

J'ai grandi entre l'est de la France et l'Hérault. Mon grand-père paternel, Victor, était originaire de cette merveilleuse région. J'adorais m'y évader tous les étés. Avec ma grand-mère, ils vivaient dans un village près de Pézenas du nom de Roujan. Leur maison était à leur image, accueillante, chaleureuse et aimante. Avec les copains, on passait nos journées au plan d'eau des Olivettes situé à Vaillhan. Le dimanche avec papi, mamie et tantine on pique-niquait autour du lac du Salagou. Que de souvenirs...

Je me rappelle mon adolescence comme si j'y étais encore. Fou d'amour pour Isabelle Lemaire, je ne cessais de

faire le malin devant elle et ses copines en plongeant du pont du diable. Ceci était fortement interdit mais c'est grâce à cette interdiction que je devenais héroïque et indestructible à ses yeux. Souvent je prenais ma vieille bicyclette violette pour monter vers Neffiès, petit village dans lequel il m'était aisé de me cacher pour espérer l'apercevoir, même de très loin. Je n'ai jamais réussi à l'oublier... Je ne sais pas ce qu'elle est devenue et si elle vit toujours. Puis le soir venu nous allions tous ensemble déguster une glace à la vanille recouverte de chantilly parsemée de paillettes au chocolat noir, sur la terrasse d'un café à Saint-Guilhem-le-Désert, ce beau village pittoresque, un rien médiéval qui se situe vers le Val de Gellone. Il m'arrive encore de respirer cet air chaud, doux et tendre à la tombée de vos nuits, en me déplaçant telle une plume dans ces ruelles étroites. Nous aimions nous promener dans la grotte en nous improvisant chercheurs d'or ou archéologues. Mes plus belles années... Mes plus beaux émois.

Fin août, de retour à Belfort, il fallait pédaler encore et toujours mais cette fois-ci, jusqu'au lycée pour y subir ces éternelles moqueries quant à ma couleur de cheveux. Les roux souffrent, certains vont jusqu'à se suicider tant ils s'en prennent plein la tête. Comme tous les gamins, d'ailleurs, qui portent en eux la différence. D'autres passent outre ce détail alors que moi je me suis souvent situé entre ces deux options. Je pense avoir tout entendu sur ce sujet : « Sorcier, tu es le diable, il pleut donc tu pues le soufre, t'es moche, tes parents t'ont acheté aux puces parce qu'ils étaient pauvres » ... Jusqu'au jour où enfin est arrivé au bahut Dave Gehin dont les cheveux étaient très longs et... très roux. D'origine irlandaise par sa mère, il affichait avec fierté cette chevelure qu'il qualifiait d'oriflamme fauve. Il portait toujours un blouson de cuir noir style Perfecto en cuir de cheval comme les motards de l'époque et des Santiags. En 1972 il écoutait du David Bowie en rappelant à tout le bahut qu'en plus des cheveux de Ziggy Stardust, il portait aussi

le même prénom que le chanteur. C'est ainsi qu'il devint rapidement la mascotte et fort heureusement mon meilleur ami. Je finis par adopter le même look que lui en affichant moi aussi mes tifs couleur de feu. Dire que nous avons fait les quatre cents coups ensemble serait limiter l'intensité de ces instants uniques. On raffolait de nos soirées du vendredi et du samedi au bar de *La Belle Escale* à Eteimbes. Nous préparions toujours notre entrée triomphale avant de monter les quelques marches et d'ouvrir cette grande porte vitrée d'où on nous voyait arriver. Il était indispensable de paraître à la fois casseur et séducteur aux yeux des filles. Installés au bar, nous fumions et buvions de la bière pour terminer la nuitée dans un bar-discothèque branché à Giromagny... Nous avons brisé tant de cœurs, du moins c'est ce que nous espérions en secret. Ces weekends nous aidaient indéniablement à évacuer nos souffrances morales. Dave vivait en ville dans un petit appartement avec ses parents et ses trois jeunes sœurs.

Dur pour un aîné de vivre avec quatre femelles et un mâle féroce. Son père était dépendant à la cocaïne. Il les maltraitait tous, enfin, je crois... Je parvenais à distinguer ses bleus dissimulés sous du fond de teint et de ce fait j'avais compris qu'il était régulièrement frappé mais n'en parlait jamais. Je respectais son silence. J'adorais la manière dont il maquillait ses yeux d'un trait de crayon noir qui rendait son regard encore plus intense. Personne n'osait le critiquer ou l'affronter. J'adorais ce mec, il fut mon modèle, mon frère de cœur, le genre d'ami que l'on rencontre une seule fois dans une vie. Sa mère, Adèle, très pâle, soumise et silencieuse, ne se montrait que très rarement, si ce n'était derrière le rideau dentelé de sa cuisine pour s'assurer que Dave revenait accompagné et en entier. Je dis bien « sa » et non « la » cuisine étant donné que cette pauvre femme y passait ses longues journées à regarder des séries sur une minuscule télévision en buvant du café jusqu'à ce que monsieur son mari daigne rentrer... et pour « bouffer »

comme il le disait de manière si élégante et raffinée.

Dave aspirait à devenir thanatopracteur, étrange motivation pour un jeune homme de dix-neuf ans. Il disait qu'au moins les non-vivants ne « l'emmerderaient pas avec leurs conneries d'humain ! ». Après le lycée, il est parti vivre à Montréal. On s'est écrit pendant vingt-trois ans, au rythme d'une fois tous les six mois, puis de temps à autre et par la suite de moins en moins. J'ai conservé sa dernière lettre, écrite en 1993, dans laquelle il me parlait de Saint-Jean-sur-Richelieu au Québec. L'hiver glacial tout près de la rivière Richelieu et le fort Saint-Jean le rendaient fou de joie, le festival international de montgolfière le sidérait ; il racontait la gentillesse, la bonté des gens, ses balades en forêt, les multiples cascades naturelles, les écu-reuils, les baleines bleues avec qui il fit connaissance à Tadoussac le temps d'une croisière de quelques heures, la poutine<sup>2</sup>,

<sup>2</sup> Spécialité culinaire québécoise

les gigantesques pizzas et les nouveaux mots qu'il apprenait. Le savoir heureux me rendait euphorique, même s'il me manquait affreusement. De Montréal et du fleuve Saint-Laurent il disait que c'était le paradis sur terre et me fit parvenir deux photos, celle du stade olympique et celle du 1000 De la Gauchetière, le plus haut gratte-ciel de la ville, pour moi la plus belle tour au monde avec ses cinquante-et-un étages, qu'hélas je ne vis jamais pour de vrai. De la ville de Québec, il décrivait la citadelle tel un historien passionné. J'ai souvent regretté de ne pas l'avoir suivi. Je ne sais même pas s'il a continué dans sa voie professionnelle car je n'ai hélas depuis, plus jamais eu de ses nouvelles et je le regrette. Peut-être vais-je le croiser ici, qui peut savoir ?

Alors que Dave s'éclatait assurément là-bas, moi je devais, après son départ, faire le deuil de mes études pour subvenir aux besoins de mes parents et de mes deux petits frères, Frédéric et Dominique, des jumeaux, blonds aux yeux noirs, nés dix ans après moi. J'ai longtemps pensé

que nous n'avions pas le même géniteur tant nous étions différents physiquement et mentalement, jusqu'à ce que ces deux scientifiques dans l'âme fassent leurs études à la faculté de médecine Paris-Descartes afin d'y étudier la génétique et ses mystères. Des gars sympas, mais qui ne m'ont jamais vraiment considéré comme l'un des leurs. J'ai souvent eu le sentiment qu'ils me voyaient davantage comme un cousin ou un voisin car à chaque fois qu'ils me remarquaient ou me parlaient, ils semblaient étonnés de me voir dans leur environnement familial. À cette époque, je priais Dieu qu'il m'aide à paraître irrésistible aux yeux des filles. Un soir de janvier, alors que toute la famille devait dormir, Frédéric me surprit à genoux dans le salon. Ses éclats de rire résonnent encore dans mon âme.

— Imbécile heureux ! me dit-il. Crois-tu vraiment que Dieu n'a que cela à faire ? Espères-tu seulement qu'il t'entende alors que vous êtes des milliards à l'implorer en même temps ?

— Tu n'es pas sérieux ?

Il me laissa seul dans cette pièce de quinze mètres carrés où je pus réfléchir durant des heures pour en arriver à la conclusion que jamais Dieu ne m'entendrait puisqu'il ne pouvait exister. C'est ainsi que prit fin mon court épisode pseudo-spirituel.

À vingt ans, après deux redoublements et un Bac B en poche, je me dirigeai vers un C.A.P. de boulanger... Jamais je n'aurais imaginé que j'allais adorer ce métier dans lequel je m'épanouissais. Même si mon modeste salaire d'apprenti revenait en partie à la famille, je devenais riche d'expériences, de savoir-faire et de savoir-être. Je n'en ai jamais voulu à mon père qui travaillait de nuit dans une entreprise de textile, ni à ma mère qui gardait des enfants à notre domicile. Nous formions un trio de travailleurs acharnés et inconsciemment soudés.

À l'âge de vingt-cinq ans je devenais le patron de ma propre boulangerie que j'ai nommée *Au pain chaud* à Giromagny,